

Le coup de « Poings » de Pauline Peyrade

Au T2G de Gennevilliers, *Poings*, de Pauline Peyrade, mis en scène par le collectif Das Plateau, plonge dans l'engrenage d'une relation de couple toxique. Un spectacle saisissant servi par la puissance mêlée des mots, du jeu et de la scénographie.



« *Je suis partie de très loin pour arriver jusqu'à moi.* » Des spectateurs distraits, encore absorbés par quelque conversation, ne l'ont pas vue entrer sur scène. Frêle silhouette au pas de velours malgré l'épaisseur de ses bottines à la mode, la jeune femme a la beauté des « *gens qui doutent* », chers à Anne Sylvestre. Son compagnon dans la pièce lui en fera d'ailleurs le reproche : « *Une fille qui ne dit rien ça fait pas envie* », lui lance-t-il alors qu'il semble le premier à la réduire au silence dans une valse permanente d'injonctions et de dénigrement. De cette fragilité jetée dans l'innommable naîtra pourtant une force incandescente d'espoir et de courage.

S'adressant au public, et souvent au travers de celui-ci à elle-même, la jeune femme déroule son chemin en courtes séquences distribuées selon les points cardinaux. Est, ouest... La boussole est affolée par cette course « *dans tous les sens de la vie* », jusqu'à l'impasse : une relation toxique qui se soldera par un viol dans l'intimité conjugale. *Poings* aborde sans détour la singularité de ce type d'agressions, rarement reconnues comme telles. De la rencontre du couple dans une rave party à cette terrible nuit, le récit est ourdi d'une douleur sourde mâtinée de culpabilité (« *Tu as aimé ça* » se répète-t-elle au souvenir de l'histoire qui la lia à son bourreau) mais aussi de fulgurances et, palpitant sous la souffrance accumulée, la vie qui résiste.

Impressionnante Maëlys Ricordeau



La plume de Pauline Peyrade, d'une précision acérée et hypnotique, rencontre dans cette nouvelle mise en scène la créativité du collectif Das Plateau et de Céleste Germe, entre musique et art plastique. L'installation en miroirs mouvants démultiplie l'image de l'héroïne, à la fois narratrice et observatrice de son propre être fragmenté.

Presque seule sur le plateau l'homme est là aussi, fantomatique, en la présence d'Antoine Oppenheim, la magnifique Maëlys Ricordeau emporte le public dans un vertige de mots et d'images. Le regard fixe vers l'assistance, ses phrases mettent à nu ce personnage qui fera de sa vulnérabilité le terreau d'une révolte salutaire. L'anaphore qu'elle déclame alors (« *Quelqu'un qui t'aime ne cherche pas à te faire de mal* » , « *Quelqu'un qui t'aime se réjouit quand il t'arrive quelque chose de bien* » , « *Quelqu'un qui t'aime...* » , etc.) résonne comme un long cri, qui amorcera sa fuite à rollers dans Paris.

Les rues défilent dans sa bouche et dans l'imaginaire du public : avancer toujours plus vite, prendre garde aux voitures, aux trottoirs, éviter la chute et ne pas se retourner, ne pas faire demi-tour, avaler les kilomètres, traverser la Seine, toujours plus loin vers un refuge, un horizon mérité, l'esquisse d'une nouvelle chance. Sur un rythme implacable, Maëlys Ricordeau suspend soudain la salle immobile sur le fil d'une émotion unique, l'un de ces instants magiques dont seul le théâtre, écrin d'une humanité face à elle-même, détient le secret.

Jusqu'au 12 février au T2G de Gennevilliers, avec le Théâtre de Nanterre-Amandiers, puis les 8 et 9 mars à Nantes.

